

Cinquième dimanche entre la Saint-Jean et la Saint-Michel

Luc 18, 35-43

Alors qu'il s'approchait de Jéricho, voici qu'un aveugle était assis au bord du chemin, en train de mendier. Entendant une foule qui passait, il demanda ce que c'était. On lui annonça : « C'est Jésus le Nazôréen qui passe ». Alors il s'écria en disant : « Jésus, fils de David, aie pitié de moi ! » Ceux qui marchaient en tête le rabrouaient pour qu'il se taise ; mais lui criait de plus belle : « Fils de David, aie pitié de moi ! » Jésus s'arrêta et commanda qu'on le lui amène. Quand il se fut approché, il interrogea : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? » Il répondit : « Seigneur, que mes yeux voient à nouveau ! » Jésus lui dit : « Vois à nouveau. Ta foi t'a sauvé. » À l'instant même, il vit de nouveau, et il suivait Jésus en louant Dieu. Et tout le peuple, ayant vu cela, fit monter à Dieu sa louange.

*

... voici qu'un aveugle était assis au bord du chemin, en train de mendier

La cinquième étape entre la Saint-Jean et la Saint-Michel nous place dans la situation de l'aveugle, mendiant au bord du chemin. Cet homme dépend des autres, non seulement en tant qu'aveugle, pour être guidé dans des situation inconnues, mais également pour pouvoir se nourrir et subsister. Il est dans l'attitude d'humilité absolue de celui qui « demande, frappe, cherche...¹ ».

N'est-ce pas le cas pour chacun ? Nous naissons nu et démunis, accueillis par nos parents qui nous nourrissent et nous guident. Progressivement, jusqu'à l'âge adulte, nous devenons de plus en plus indépendants. La nécessaire acquisition d'une autonomie à certains niveaux et à certains moments de la vie ne devrait pas cacher la réalité de notre dépendance permanente vis-à-vis des autres humains, des règnes de la nature et de tous les êtres de l'univers, incarnés ou non. Le rêve d'une autarcie solitaire, enraciné dans notre culture par l'image de Robinson Crusoé vivant seul sur son île, est un piège, lié à l'orgueil et l'égoïsme. Si une crise grave s'approche, ce qui nous sauvera n'est pas d'être complètement « autonome », que ce soit seul ou en famille, mais au contraire de créer des réseaux de solidarités à tous les niveaux, matériel comme spirituel.

L'aveugle est un mendiant et il est plongé dans la nuit... Actuellement, l'expérience de l'obscurité totale est rare, du fait des éclairages publics qui inondent les nuits des campagnes et des villes. Progressant dans une grotte totalement obscure, nous pouvons remarquer à quel point nous sommes perdus : sous mes pieds, le sol va-t-il s'ouvrir sur un abîme ? Ma tête va-t-elle se heurter à un rocher ? Dehors, est-ce le jour ou la nuit ? Dans quelle direction est-ce que j'avance à présent ? Dans l'obscurité totale, nous sommes désorientés et réellement en danger,

¹ Matthieu 7.

il vaut mieux nous arrêter et attendre que revienne la lumière. Un tout fin rai de clarté du jour, la flamme d'une petite bougie suffisent pour nous réconforter et nous orienter à nouveau. Par sa simple présence, même discrète, la lumière dissout les ténèbres.

Pour s'orienter, une personne non voyante développe ses autres sens de perception, parfois de manière exceptionnelle. Elle entend des sons auxquels les autres ne prêtent pas forcément attention, elle aiguise les sens qui permettent de se situer dans l'espace, en particulier le sens du toucher. La perception sensorielle affinée peut aller encore plus loin. Jacques Lusseyran, devenu aveugle à la suite d'un accident à l'âge de huit ans, décrit comment son handicap lui a permis de développer des perceptions subtiles :

« ... j'avais, grâce à la cécité, développé un pouvoir nouveau. Ou plutôt, ce pouvoir, tous le possèdent, mais presque tous oublient de l'exercer : l'attention. Pour vivre sans ses yeux, il faut être très attentif ; il faut rester, heure après heure, en état d'éveil, de réceptivité et d'activité à la fois. (...) si tous les êtres humains étaient attentifs, s'ils pensaient à l'être à chaque seconde de leur vie, ils découvriraient le monde, ils le verraient soudain différent de tout ce qu'ils croyaient, et toute science serait, d'un coup, dépassée ; nous entrerions dans ce miracle : la connaissance directe². »

Jacques Lusseyran avait une sensibilité exceptionnelle. Dès son accident, il s'aperçut qu'il voyait toujours la lumière, mais intérieurement. Il reconnaîtra cette lumière vivante vers vingt ans, dans un moment d'épreuve extrême alors que, arrêté comme résistant durant la deuxième guerre, il fut déporté dans le camp de concentration de Buchewald. Là, il tomba malade d'une pneumonie qui le mena aux frontières de la mort :

J'assistais aux phases de la maladie. Clairement. Je voyais les organes de mon corps se fermer ou perdre contrôle l'un après l'autre : les poumons d'abord, puis les entrailles, puis les oreilles, tous les muscles, et enfin le cœur qui se contractait et se déplaçait mal, m'emplissait d'un bruit énorme et unique.

Ce que je voyais là, je voyais exactement ce que c'était : mon corps en train de quitter ce monde. Et il ne voulait pas partir tout de suite. Il ne voulait pas partir du tout. Je le sentais à cette souffrance qu'il me donnait. Il se tordait dans tous les sens, comme le font les serpents coupés.

Ai-je dit que la mort était là ? Si je l'ai dit, je me suis bien trompé. La maladie, la souffrance, mais pas la mort. La vie, au contraire. Et c'était ça la chose incroyable qui m'occupait tout entier : je n'avais encore jamais tant vécu. La vie était devenue en moi une substance. Elle entraînait dans ma cage, poussée avec une force mille fois plus grande que moi.

Elle n'était pas faite de chair – oh ça non ! – ni même d'idées. Elle s'approchait à la façon d'un flot très lumineux, d'une caresse de lumière. Je l'apercevais au-delà de mes yeux, par-delà mon front, au-dessus de ma tête. Elle me touchait, elle me débordait, je me laissais flotter sur elle.

Il y avait des noms que je bredouillais du fond de ma surprise, ou sans doute je ne les prononçais pas, mais ils chantaient : « La Providence, l'Ange gardien, Jésus-Christ, Dieu ».

Je n'essayais pas de réfléchir. Il était bien temps pour la métaphysique ! Je tetais la source. Mais là alors, j'en prenais, j'en prenais, j'en prenais ! Cette coulée céleste, je n'allais pas la lâcher ! Du reste je la reconnaissais bien : elle était déjà venue juste après mon accident, quand je m'étais retrouvé aveugle. C'était la vie, toujours la même : la Vie qui soutenait ma vie.

² Jacques Lusseyran, *l'aveugle dans la société*, in « La lumière dans les ténèbres », Éditions Triades

Le Seigneur avait pitié du pauvre bonhomme qu'il voyait là incapable. C'est vrai : j'étais incapable de m'aider. On est tous incapables de s'aider. Je le savais maintenant. Les SS, les premiers. Cela faisait naître un sourire.

Mais il restait encore une chose qui dépendait de moi : c'était de ne pas refuser l'aide du Seigneur. Ce souffle dont il me couvrait. Là était mon unique combat, difficile et merveilleux à la fois : ne pas laisser mon corps avoir peur à la place. La peur fait mourir, et c'est la joie qui fait vivre ³. »

Jacques Lusseyran reconnaît l'unité d'être entre la source de vie et la lumière, cette puissance dont il décline les noms. L'aveugle au bord du chemin perçoit la puissance de guérison de « Jésus le Nazoréen⁴ » qui s'approche. D'emblée, il a confiance en lui, son regard intérieur semble déjà ouvert. Qu'a-t-il vécu à ce moment de rencontre, au moment où Jésus se tenait devant lui, posant la question : « *Que veux-tu que je fasse pour toi ?* » Ainsi, le Christ se tient-il en tout instant, disponible devant nous, il ne tient qu'à nous d'ouvrir les yeux du cœur pour le reconnaître et l'appeler et, comme le dit Jacques Lusseyran, de ne pas ignorer ou refuser son aide.

Et tout le peuple, ayant vu cela, fit monter à Dieu sa louange.

L'aveugle et la foule « louent Dieu », ils expriment leur reconnaissance face à la manifestation de puissance divine dont ils ont été témoins. L'action de grâce est une dimension essentielle de la prière. Remercier, louer, reconnaître les dons reçus, même dans les moments d'épreuve - ou tout particulièrement dans les moments d'épreuve ? - élargit l'âme et donne une grande force.

³ Jacques Lusseyran, *Et la lumière fut*, Les trois arches 1987, p 394.

⁴ Cette désignation reste énigmatique. Si Luc avait voulu dire qu'il est de Nazareth, il aurait dit « le Nazaréen ». Les premiers chrétiens étaient couramment appelés « Nazoréens », du fait qu'ils suivaient Jésus de Nazareth. Mais pourquoi appeler Jésus ainsi ? Une hypothèse serait que le mot découle de *nazir*, qui signifie « (homme) consacré » ou alors de *nazor*, « sauvé ». Par ailleurs, Jésus, *Yeschoua*, signifie aussi « sauvé ». Ou alors, en le nommant ainsi, on le reconnaît comme faisant partie de la communauté de familles de l'ordre des Esséniens qui vivaient alors à Nazareth.



Nicolas Poussin (17^e siècle), Musée du Louvre, Paris

Chez Jean se trouve une autre guérison d'un aveugle :

En passant, Jésus vit un homme aveugle de naissance. Ses disciples lui posèrent cette question : « Rabbi, qui a péché pour qu'il soit né aveugle, lui ou ses parents ? » Jésus répondit : « Ni lui ni ses parents. Mais c'est pour que les œuvres de Dieu se manifestent en lui ! » Tant qu'il fait jour, il faut travailler aux œuvres de Celui qui m'a envoyé : la nuit vient où personne ne peut travailler ; aussi longtemps que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde ». Ayant ainsi parlé, Jésus cracha à terre, fit de la boue avec la salive et l'appliqua sur les yeux de l'aveugle ; et il lui dit : « Va te laver à la piscine de Siloé » – ce qui signifie « Envoyé ». L'aveugle y alla, se lava et, à son retour, il voyait⁵. »

La question des disciples laisse entendre que la notion de karma⁶ était connue dans leur culture. La réponse du Christ le confirme, et elle les oriente non vers le passé, comme on le fait souvent en parlant du karma, mais vers l'avenir. Prendre les épreuves comme des « punitions » (méritées ou non) est réducteur. Le karma est bien plus complexe... Nous pouvons avoir choisi librement de rencontrer telle ou telle épreuve pour développer de nouvelles facultés, en particulier pour apprendre la compassion. Nous sommes guidés et accompagnés par un maître infiniment bon, dont le but n'est pas de châtier, mais de nous aider à évoluer par des prises de conscience successives, qui naissent notamment de la souffrance causée par les épreuves. Quelle que soit la raison d'une épreuve, ce qui est déterminant, c'est ce que nous en faisons, et ce que grâce à

⁵ Jean 9, 17.

⁶ Lien de cause à effet entre les actes d'une vie et de la suivante.

elle, nous transformons pour « manifester les œuvres de Dieu ». Et comment mieux manifester « les œuvres de Dieu » que par l'épanouissement de l'Humain dans toute sa grandeur et sa beauté ?

Le baume que le Christ utilise est un mélange de sa salive et de terre. La salive a des vertus thérapeutiques reconnues. De plus, cette salive-là est toute particulière, elle vient du le Verbe créateur lui-même. Et il la mêle à la terre... Son Verbe transforme la substantialité de la Terre, et guérit l'aveugle de sa cécité.

